

Thierry Mouelle II

Le Pharaon Inattendu

Le Livre de la Déchirure du Voile

Vol.3



LGA

Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
65 pages

©2023 Ekima Media

4, rue de la République 69001 Lyon

www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta Ma Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Thierry Mouelle II



Le Pharaon Inattendu

Vol. 3

**Le Livre de la Déchirure
du Voile**



Roman

EKIMA MEDIA
La Guerre des Anciens
LGA

*À Samuel Ékollo,
À Billy Knock*



PREMIÈRE PARTIE

L'ENVOL DU SENS UTILE



CHAPITRE I

Rebeldes ou non au Jour des Rois

« *Voici l'insurrection en 1798 d'environ quatre cents captifs. Elle est méthodique, sans leader apparent. Œuvre de cœur, elle va réussir.* »

Le mot était simple et précis. Shona le conçut ainsi pour préparer Mélina à se glisser facilement dans cet univers suffocant, morbide et empreint d'une perversité débridée, où l'Africain subsaharien, arraché violemment à son espace de vie séculaire par une coalition de barbares sémites et caucasiens, fut dégradé dans son être, réduit à l'état d'objet, menotté, enchaîné et puis déporté dans d'immenses territoires désertiques et ultramarins pour y constituer une main d'œuvre gratuite, blâmée, brimée, et torturée, ne laissant sur le tard percevoir sa valeur réelle qu'à la hauteur de l'immense fortune amassée à ses dépens par les concepteurs et les bénéficiaires de cette abjecte barbarie pendant plus de cinq cents ans.

Sa condition, aussi misérable qu'elle se voulut largement en-dessous de celle des bêtes de somme, fut baptisée *l'esclavage* en référence aux peuples slaves que les pionniers en la matière, en l'occurrence des peuples caucasiens, avaient de manière semblable opprimés et exploités pendant de longs siècles.

Imaginée autour d'un amour débordant pour le pouvoir, l'or, l'argent et bien d'autres richesses et bénéfices sociaux

périssables, la cupidité qui en découlait privait du moindre relent d'humanité aussi bien le bourreau qui en tirait plein avantage que la victime soumise à son effroyable cruauté, contraignant cette dernière, à s'engager dans une lutte à mort, dans l'espoir de retrouver et de reconstituer un jour son état d'Homme profondément altéré.

Après avoir posé délicatement la pièce de théâtre et son introduction sommaire bien en vue sur la commode, Shona sortit respirer un peu d'air marin le long du Malecón.¹ Elle en avait amplement besoin après dix jours de renfermement. Dix jours de pure création littéraire.

À *Rebeldes* son titre initial, elle avait accolé un sous-titre révélateur du ton qu'elle entendait donner à son œuvre : *Ou non au Jour des Rois*.

Ce sous-titre, pour symbolique qu'il se voulait, s'inspirait d'un tableau expressif de Federico Miahle et d'un chromo anonyme du dix-huitième siècle montrant, l'un et l'autre, les captifs africains en joie pendant une fête rituelle : le « Jour des Rois ».

En prétendant exposer aux yeux du monde l'immense bonheur des Africains d'être des captifs dépersonnalisés, des déracinés consentants, des *créatures* sans âme et sans conscience, ces réjouissances simplifiaient de manière détestable les douleurs et les peines liées à leur statut, à leur vie quotidienne, tout en discréditant le mal qui rongeaient chaque jour l'essence même de leur humanité.

Les deux œuvres allaient plus loin et les montraient décontractés dans les champs, ce qui n'avait pas d'autre but

1. Le Malecón est le nom donné à une promenade de front de mer située au nord de La Havane, à Cuba. Elle est longue de 8 kilomètres.

que de suggérer, sans détour, la grande bonté d'âme de leurs *propriétaires* ne voyant dès lors aucun mal à ce que ces misérables se prélassent au soleil, happés par l'ivresse des temps paradisiaques, l'idée de leur extrême servitude devenant en conséquence une simple vue de l'esprit.

Les captifs caressaient ce bras, lapaient cette jambe, soufflaient des douceurs électrisantes au creux de cette oreille ou de l'autre...

Non ! dit Shona. Sans passion déraisonnée, mais avec un feu intérieur si dense que sa conscience ne lui montra qu'un seul chemin : *Rebeldes ou non au Jour des Rois*. Cela se voulait une leçon de vie pour son fils, NefèrPtah.

Corps, âme et esprit porteurs des temps attendus d'*Uhèm Mesút*, la Renaissance du peuple d'ImènRá, celui-ci devait apprendre, avec la plus grande minutie, les inconvenances cupides des hommes ayant réduit leurs semblables à de simples choses vendables, achetables, dégradables.

Pour Shona, c'était le point le plus bas de l'Histoire. Vil. Abject. Indéfendable. Indiscutable. Et si son fils, l'*Envoyé des Absents*, devait repartir au Village des *Absents* porter témoignage de ce qu'il aura vu et entendu sur la Terre des Hommes, les images de cette tragédie au moins dix fois centenaire résumeraient fidèlement, à elles seules, l'état de bestialisation profonde que l'humanité avait atteint.

— Oncle Grand-Père ?

— Oui, NefèrPtah.

— As-tu passé une bonne nuit ?

— La paix a régné en moi et en ceux que j'ai vus dans mon sommeil paisible.

— Dix jours se sont écoulés depuis son arrivée à La Havane et la prêtresse d'Asèt a tenu parole.

— L'œuvre est-elle prête ?

— Elle l'est, Oncle Grand-Père !

— Vois-tu ce qu'elle voit ?

— Je vois ce qu'elle voit, je sens ce qu'elle sent, je ressens ce qu'elle ressent et, de même, j'entends tout.

— Dis-moi l'œuvre. Surtout, n'oublie pas de laisser parler les personnages eux-mêmes. Je veux vivre les moindres frémissements de l'intrigue. Peux-tu y arriver ?

— Oui, je le peux, Oncle Grand-Père. Aisément.

Quelques instants plus tôt, Père avait rejoint son neveu dans la chambre de ce dernier, afin de sacrifier ensemble au rituel appelant Dieu Hâpy, le divin maître des fluides et des eaux, à régénérer les propriétés vitales d'Iterú, le fleuve éternel dont ils portaient la résonance spirituelle en eux.

Ensuite, ils demandèrent à Dieu Ptah, le saint-patron des bâtisseurs, de transformer lesdites propriétés vitales en digue de l'âme pour fertiliser l'amour entre les humains, et ce, jusqu'à la fin des temps.

Les yeux fermés, ils avaient alors prononcé la formule de dévotion au Dieu ImènRá :

« Ô Dieu de lumière ! Tu seras toujours et, toujours, nous agirons selon tes Lois, scandèrent-ils. Tu es le maître de la victoire ! Éclaire, Ô ImènRá, tous nos chemins, Toi le maître de la Lumière. »

Puis, ils s'étaient assis en tailleur, les mains ouvertes, pour recevoir les bienfaits des Dieux utiles à leur cause dont Hâpy et Sobèk régnant au cœur des étendues marines et fluviales ; les bénédictions de Dieu Gèb, le Seigneur de la terre ; et l'assentiment des Supérieurs des mystères du ciel dont celui de Déesse Nut et de Dieu Hôr, soumis aux forces immanentes de Dieu Suprême ImènRá.

L'instant d'après, Kuando rejoignait Shona à La Havane par le biais de la plume de l'Oie sacrée¹ d'ImènRá. Par cet outil qui pouvait prendre n'importe quelle forme matérielle, dont une simple feuille de jujubier, Kuando pouvait exalter ses sens les plus utilisés, se rendant ainsi capable de voir, d'entendre, de sentir et de ressentir, à distance, tout ce que la personne ciblée, ici sa mère, était en train de vivre.

— Dans l'acte I, une scène, annonça-t-il, après un moment de silence. On constate une forte agitation parmi les captifs en conclave dans des *barracones*. Dehors, le soleil peine à se lever. Le ciel est lourd. Peut-être un orage se prépare-t-il ? Quelques-uns se mettent en mouvement. Ils sortent en rampant et se dirigent vers les champs. Puis, on entend des bruits et des hurlements. Un homme de type européen apparaît, le visage en sang, un chapeau de paille à la main. Il tremble de tout son corps.

« Après avoir libéré une cinquantaine de leurs congénères dans les plantations et quelques autres dans des usines de transformation de canne à sucre et ce, en plein jour, les esclaves insurgés se sont dispersés dans les hautes herbes de la plaine, relate-t-il. Ils ont massacré quatre contremaîtres, voyez-vous ! S'ils m'ont laissé vivant, c'était pour que vous sachiez et je les cite « Que le *nègre* est debout et fier comme il devrait toujours l'être » ! Je ne sais pas ce que tout cela signifie, mais ma survie a été liée à ce peu de mots ! »

L'interlocuteur supposé du malheureux contremaître est un homme d'une quarantaine d'années, également de type européen, vêtu élégamment. Assis dans une luxueuse calèche

1. Voir *Le Pharaon Inattendu Vol.2, Le Livre du Milieu et de l'Enfant*, p 394 – lorsqu'elle lui fut remise par son oncle SompiPtah.

bâchée, il a le regard fuyant, l'air distrait, et semble ne lui prêter aucune attention.

Plusieurs scènes se présentent où des battues sont organisées pour retrouver les fugitifs. On voit des hommes en armes. À pied. À cheval. Des chiens tenus en laisse. D'autres relâchés. Ceux tenus en laisse aboient en tirant vigoureusement sur les chaînes. Ceux qui sont libres de leurs mouvements vont et viennent en jappant vivement. Ils tournent entre les pattes des chevaux qui piaffent. Les chiens et les chevaux ont tous la queue à la verticale. Quelques insurgés sont pris, ramenés les mains liées. Ils sont attachés aux poteaux. Un homme les fouette. Un deuxième, tenant un long couteau s'affaire sur chacun des corps inanimés qu'on détache des piquets.

Des cris, des hurlements.

Au loin, des femmes. Européennes. Élégamment vêtues. Elles sont suivies par des Africaines drapées dans des robes longues et amples aux couleurs vives. Ces dernières sont pieds nus.

Les Européennes regardent la scène en tournant négligemment des ombrelles ouvertes au-dessus de leurs têtes blondes. Brunnes. Poivre-sel. Elles rient fort.

Les Africaines ont le front ridé. Les yeux plissés. Un corps sans vie est traîné au-devant de la scène. Lacéré, il tient encore dans la main ce qui ressemble fort à un sexe coupé. Il n'a qu'un pied.

Un bout de langue repose sur son torse couvert de sang. La langue effectue de temps en temps de petits sursauts dus aux réactions des nerfs qui recherchent inutilement les terminaisons sectionnées et qui les reliaient au reste de l'appareil digestif.

Un enfant *Noir* s'approche. Il a le torse nu. Une longue culotte ceint ses hanches. Il s'écroule sur le corps inerte. Mais ne pleure pas. Il gémit en sursautant comme s'il subissait des piqûres. Après un moment, il se relève et s'enfuit dans le fond. Un chien le poursuit en aboyant.

Un chœur mélancolique s'élève. Lento. Moderato. Crescendo :

¡Eterna no será nuestra pena! – Notre peine ne sera pas éternelle, scande-t-il.

Le chœur monte Allegro ! Puis, Prestissimo !

Le chœur s'étire, le ton haut. Bien haut. Pendant de longues minutes. Des ombres de scènes violentes se glissent derrière un rideau blanc faiblement éclairé. Le chœur chante de plus en plus fort. Puis, il revient decrescendo. Lento. Grave.

On perçoit l'ombre d'un long bâton. Celui-ci crache du feu. Des ombres s'écroulent les bras au ciel. Le chœur remonte d'un ton. Puis, encore plus haut. Le bâton noir crache encore du feu. D'autres bâtons noirs se joignent à lui. C'est un festival de feux. La faible lumière se retire lentement. Puis, c'est l'obscurité. Totale.

Un nouveau rôle.

Ensuite, un grand rideau descend. Brutalement.

— M'écoutes-tu toujours, Oncle Grand-Père ?

— Je t'écoute NefèrPtah. Continue. Surtout ne fais pas attention à mon silence. Ce qui est vécu vaut mieux que les commentaires qui en découleraient. La question est : t'écoutes-tu, toi ?

— J'apprends, Oncle Grand-Père. Maudit soit celui qui souffre l'injustice et qui en commet à son tour.

— Alors, continue ton apprentissage de la mémoire collective. Ne t'en détache pas.

— Une scène au fond de l'acte II, annonça Kuando, en se raclant légèrement la gorge. Un port. C'est le soir. Des agitations ombreuses. Des formes furtives rasent les murs, les docks et les miradors, par petits groupes. Soudain, un cri de hibou. Des ombres jaillissent aussitôt de tous côtés. Elles fondent sur les deux premiers postes de garde à l'entrée du havre. En silence. L'instant d'après, les ombres se précisent nettement. Ce sont les captifs. Reconnaissables à leurs longues culottes. À leurs chapeaux de paille usagés. À leur apparence physique. Mélanique. Trois têtes sont immédiatement coupées. Elles sont brandies. On peut les distinguer à l'éclairage des torches accrochées sur le flanc d'un navire. Elles sont blondes. Brunes. Châtaines. Elles sont sanguinolentes.

Un groupe s'immobilise. Se tourne vers l'entrée du port. Des fusils sont ramassés. Le groupe court à reculons. Met en joue une cible. Puis, faisant subitement volte-face, il fonce vers les deux derniers postes et neutralise sans bruit les deux ombres aux allures de femmes qui les occupaient. Deux nouvelles têtes sont brandies, en silence. On les distingue. Elles sont brunes. Sanguinolentes.

Soudain, les insurgés se jettent au sol.

Quelqu'un parmi eux indique du doigt le quai enveloppé dans la brume. Et dans la brume, des ombres géantes de navires militaires et marchands. Tous se mettent à ramper. Vite. En carré de quatre. De huit. De seize. Ceux de l'arrière se redressent. Et sous mille précautions, enjambent ceux de l'avant. Se couchent à leur tour. Les deux groupes se redressent et se déploient en fourche. Une passerelle est portée et jetée contre le flanc d'un navire. Grand. Interminable.

Les premiers qui montent n'arrivent pas au bout. Un grand

bruit d'eau signale leurs chutes.

La seconde vague d'assaillants corrige les erreurs des premiers et parvient à investir le navire. Un galion battant pavillon anglais : *The Prince of Wales*. Depuis deux jours qu'il mouille là. À Cabo Cruz. Un port naturel.

L'équipage ne résiste pas longtemps. Dix-sept corps sont jetés par-dessus bord. Un distinct bruit de cor et puis ceux qui couvraient l'assaut convergent en courant vers *The Prince of Wales*. Ils montent de tous côtés. Sur les chaînes de l'ancre. En poupe. En proue. Le navire est vite sous contrôle. Quelques instants après, trois ou quatre voiles sont déployées. Le navire bouge. Il manœuvre.

À terre, soudain des coups de canons. Des coups de fusils. Nourris. Assourdissants. De longues lames d'eau se brisent violemment sur l'appontement. Quelques hommes déséquilibrés glissent entre les balustres. Deux coups de boulets plus précis manquent de peu le grand mât. Les projectiles échouent à bâbord. Deux énormes cratères aqueux jaillissent. Un groupe en prend les éclats de plein fouet. Bascule à tribord. On entend un grand plouf.

Le navire a fini de manœuvrer. Les voilures gonflent. Le bateau prend de la vitesse. Un croissant de lune orangée danse sur des flots cirés d'une laque argentée. Le bateau glisse sur l'onde, aimanté par la ligne d'horizon.

Sur le port, une très grande agitation. Des hommes vont et viennent. Des bras s'élèvent, puis redescendent, cependant que les canons crachent leur feu désormais sans aucun effet.

The Prince of Wales est hors de portée.

— Ce qui étonne, continuait Kuando reprenant un homme ventripotent et à moitié saoul, c'est la rapidité et la coordination de l'action. Leur capacité de manœuvrer pour échapper

au tir nourri des canons. Ils n'ont perdu que peu hommes. Même ceux tombés à l'eau ont été repêchés, nul ne sait comment !

— Ils emportent donc leurs morts ? s'enquit vivement un freluquet en se grattant intempestivement la tête.

— Ils les emportent, oui ! répondit son interlocuteur assis à même le sol, une bouteille transparente entre les jambes. Seul le diable de cet horizon bleuté peut maintenant dire où ils se sont dirigés et pire, ce qu'ils sont devenus. Malheureusement l'horizon ne parle pas.

— Oui. Il ne parle pas, répéta son compère. Sauf pour s'adresser à lui-même. Sans témoin.

— Mais... Qu'est-ce que tu racontes ? C'est donc qu'il parle, l'horizon ?

— Il paraît que oui, mais dans la mythologie.

— Ah, là je comprends mieux. Mais ces esclaves ne sont pas un mythe ! Ils étaient bien ici et ils sont vraiment partis. Quelle histoire !

— C'est incontestablement un grand coup porté aux propriétaires. Va voir comment ils maltraitent maintenant ceux qui n'ont pas pu s'échapper !

— Ils ne les caressaient pas déjà avant. Donc qu'est-ce que ça change au fond ? N'oublie pas que pour nous tous battre un *nègre*, c'est le nourrir.

— C'est mauvais pour le commerce, pourtant.

— Mais ça maintient une bonne discipline dans le tas. Quelques-uns de perdus pour la sauvegarde du système, voilà souvent comment il convient de raisonner lorsqu'il est question du sort de ces créatures.

— C'est ponctionner soi-même sa plus-value. Comme si l'on mettait un rat dans le grenier.

— Ce n'est pas aussi catastrophique qu'il paraît, rassure-toi : quand ils ont mal, ils pondent plus encore que les poules et les canards ! D'ailleurs, ceux qui se sont enfuis avaient déjà amorti leur investissement depuis plus de dix ans.

— Ah, bon ?

— C'est toujours ainsi. Tous ceux qui ont plus de dix ans ont déjà largement remboursé le prix de leur achat. Dès les premiers six mois, souvent, c'est fait.

— Ça coûte combien, un esclave ?

— Pas plus qu'un mulet de trois jours.

— Et ça fait combien, un mulet de trois jours ?

— Pas plus qu'une poule de dix semaines.

— Et que coûte une poule de dix semaines ?

— Pas moins qu'une dinde de trois semaines.

— Et ça fait combien cette dinde, à la fin ?

— Une couronne, ou deux. Peut-être la moitié !

— Peut-être qu'on devrait s'y mettre, dans ce cas.

— J'ai un oncle qui s'y est mis.

— Où est-il, ce brave entrepreneur ?

— À Nantes. Ou à Bordeaux.

— Et c'est où ça, ces pays ?

— Ce ne sont pas des pays, mais des villes.

— Des villes de quel continent ?

— Ce sont plutôt des villes d'un pays.

— Mais un pays appartient bien à un continent, non ?

— Oui, bien sûr...

— Alors, il faut apprendre à aller à l'essentiel. Ce sont des villes d'un continent. D'ailleurs c'est où, ces villes continentales ?

— Ça me gêne de répondre à cette question.

— Et pourquoi donc ?

- Parce que la France n'est pas un continent.
- Londres non plus. Mais que vient faire la France dans cette histoire ?
- Bordeaux et Nantes sont deux villes françaises.
- Donc deux villes de France, tu veux dire ?
- Oui, deux villes... de France, si tu veux.
- Moi, je ne veux rien d'autre que de me mettre dans le secteur lucratif de la production industrielle d'esclaves.
- On y gagne en effet beaucoup.
- À l'exemple de ton oncle...
- Oui, en effet, à son exemple. On dit qu'il a déjà deux châteaux.
- Tu en es sûr ?
- Sûr et certain. Pourquoi ?
- Ah, tu sais, avec les « on dit », de simples forbans sont vite transformés en Crésus.
- Crésus ?! Irais-tu douter de ma parole ?
- De ta parole ? Non, jamais de la vie ! Mais puisque c'est une rumeur, je peux me permettre d'en douter. Tu ne crois pas ? Une rumeur, qu'elle porte sur une barque ou un château, reste une rumeur. Les lendemains d'une rumeur infondée sont souvent très décevants. Mais, dis, tout cela remettrait-il notre saine amitié en question ?
- Non, mon cher. Non, rassure-toi.
- Parce que vois-tu, plus une rumeur enfle, moins son contenu est consistant.
- On devrait simplement y réfléchir. Notre long bavardage risque de perturber le début même de notre détermination.
- C'est ce qu'il ne faut surtout pas, être perturbés dans une telle entreprise.

— C'est en effet ce qu'il ne faut pas. Réfléchissons-y sérieusement.

— Peut-être devrions-nous prendre des petits et les élever dans un enclos, comme des poussins ?

— Non. Très mauvaise idée. On devrait plutôt acheter un mâle et une femelle adultes.

— L'élevage serait-il une entreprise risquée ?

— Il est en effet très risqué d'élever des *négrillons*. La peste bovine ne les épargne jamais.

— Pour l'heure, on n'a pas un sou pour acheter quoi que ce soit.

— C'est vrai, cette bouteille de rhum même nous a coûté une journée de salaire d'assistants contremaîtres. Imagine la fortune qu'il nous faudrait amasser pour l'acquisition de *négrillons* ou de *nègres* adultes !

— Oh mon Dieu ! Comment peut-on être aussi pauvre ?

— Peut-être un peu de malhonnêteté nous aidera-t-il à réparer les erreurs de Dieu ?

— Tu crois ?

— J'en ai l'intime conviction ! Devenir riche c'est sûrement avoir volé la part de richesse qui aurait dû revenir à bien de gens sans que ces derniers s'en rendent compte !

— Juste un peu alors ? Parce que tu sais, si notre malhonnêteté est trop grosse, Dieu pourrait alourdir notre cas.

— Que pourrait-il bien nous faire qui soit pire que notre condition de naissance ?

— Redevenir pauvres après avoir été riches, par exemple. Je crois que c'est encore plus cruel que naître pauvre !

— J'imagine la désillusion. Mais je doute fort que ce soit bien grave. C'est juste notre ego qui pourrait être malmené.

— Dieu pourrait aussi nous tuer.

— C'est vrai. Mais dans ce cas, nous n'aurions donc plus aucun souci à nous faire !

— Ce n'est pas faux.

— Volons donc de bons petits *négrillons* tout mignons chez un riche exploitant. Petits négrillons volés, égalent petit péché. On ne peut pas faire plus petit dans notre condition actuelle.

— Comment on les nourrira, ces *négrillons* ?

— On volera également ce qu'il faut chez un riche exploitant.

— Pendant tout le temps que mettra leur croissance ?

— Pendant tout ce temps, oui. C'est notre survie dans ce Nouveau Monde, qui en dépend !

— Voler tout chez un riche exploitant. Oui, mais lequel ? Tous sont sur leurs gardes. La majorité a fait appel à des mercenaires impitoyables : les *ranchadores*. Ceux-ci tirent au moindre mouvement suspect. Peu importe sur qui ou sur quoi !

— Pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt ?

— Plutôt, c'est-à-dire quand ?

— Bien avant l'insurrection de ces esclaves qui ruinent désormais notre avenir. Comment ont-ils pu nous faire un tel coup ? Je hais les *négres* !

— On n'aura jamais notre cheptel. Je me sens soudain pessimiste.

— On finira moins que métèques, je le sens.

— Alors qu'on les laisse partir ! Ce n'est pas juste d'avoir des riches comme ça, partout, alors que nous qui travaillons dur sommes là sans le sou ! Qu'ils s'enfuient donc, au moins les riches seraient moins riches et surtout moins arrogants.

— Mais tu es malade ? Si quelqu'un t'entendait, nous se

rions pendus haut et court !

— Tu veux dire, moi ? C'est moi qui viens de dire ce qui est selon toi puni par voie de pendaison !

— Je serais tout aussi pendu pour t'avoir écouté !

— Mais puisque tous ceux qui se sont enfuis ne valaient plus grand-chose ! En quoi mes mots offenseraient-ils quelqu'un ?

— C'est pécher que d'imaginer la liberté du *nègre* !

— Juste l'idée de sa liberté ouvre les portes de l'enfer ?

— Juste cette idée-là suffit à réveiller Satan. Pire encore si tu oses t'en féliciter ! Tu pourrais avoir affaire à Satan et à toute sa famille !

— Mince ! Satan est marié ?

— C'est ce qui te préoccupe vraiment en ce moment ?

— Non mais l'idée de le voir débarquer dans ma vie avec toute sa famille... je me demande si je serais encore de ce monde !

— Laisse cette affaire de Satan, et oublie donc tout ce que je viens de dire. Ce n'est pas le plus important. Retiens juste que les esclaves ont toujours de la valeur tant qu'ils peuvent labourer, récolter, travailler dans la centrale sucrière, moudre le blé, faire du pain, le cépage du vin, et bien plus, leur valeur est carrément décuplée quand ils peuvent encore mettre bas. C'est ça le plus important. Les mâles ont des muscles d'acier, mais des cerveaux de moineaux. Les femelles, elles, sont plus malignes et ont un rendement plus long. Quand il y a pénurie de mâles, on bourre nous-mêmes les femelles. Ce n'est pas trop chrétien, mais c'est la loi de la rentabilité. Trois jours de pénitence, une bonne confesse et Dieu aura oublié.

— Pas besoin d'aller aussi loin, paraît-il ! Il suffirait de dire au prêtre ce qu'il veut entendre « J'ai péché mon Père,

j'ai bourré une *négresse*, je demande pardon à Dieu », et je t'assure, c'est fait. Dieu te pardonne !

— Il y avait, paraît-il aussi, plus de femelles que de mâles parmi ceux qui ont réussi à s'échapper.

— C'est donc la grande perte dans cette affaire.

— En effet.

— Ces sorcières ont dû envoûter quelqu'un parmi nous qui a facilité leur fuite. Ensuite, elles ont entraîné avec elles leurs meilleurs étalons !

— Il ne nous reste plus qu'à bourrer les mâles, dans ce cas. Peut-être se reproduiront-ils s'ils sont bien bourrés ?

— Ils le peuvent ?

— Ça se pourrait. S'ils ne le font pas jusqu'ici, c'est par pure paresse. Tu en as déjà vu nus devant et derrière ?

— Devant, oui. C'est monstrueux.

— Je le confirme !

— Mais je n'ai pas encore vu le derrière.

— Il est aussi volumineux que celui d'un cheval qui décrotte.

— Ils peuvent donc mettre bas par-là !

— C'est exactement ce que je m'apprêtais à te dire, cher ami.

— C'est décidé : bourrons les mâles ! C'est de l'argent économisé. Les *ranchadores* et leurs chiens pisteurs nous colleront la paix.

— Et ça, crois-moi, c'est un bon projet. Plus besoin de voler des *négrillons*. Bourrons les mâles.

— Oui, bourrons-les dru !

Chacun à leur tour, les deux compères avalent goulûment le contenu de la bouteille transparente et sortent vers la droite de la scène, en titubant légèrement.

Le faisceau lumineux se déplaça pour éclairer un autre coin de l'estrade.

Oncle Grand-Père ?

— Oui, NefèrPtah. Qu'y a-t-il ?

— Il faut se reposer. Nous y avons passé la journée. L'aube pointe et nous devons être reposés pour les louanges du matin.

— Rattrapons déjà celles du soir.

— C'est vrai, Oncle Grand-Père. Rattrapons-les maintenant.

— Rendons donc grâce. *« Et maintenant, viens avec nous au repos du jour, Dieu sorti de Nun ! clama Père. Nous laissons entre tes mains le sort fragile de nos chairs faibles. Que jamais nos âmes ne te portent en accusation de corruption. Car, ImènRá, en ressuscitant de la mort, tu dois nous trouver veillant à notre devoir et clamant avec les saints :*

— *« Je vis, je meurs, je suis l'orge, je ne dépéris pas, renchérit NefèrPtah. Les sols du premier jour doivent demeurer ceux du jour dernier ! »*

— *« Wusirè, à l'éternel ! »* dit Père.

— À l'éternel ! reprit NefèrPtah.

— Demain, je te dirai un mot sur le drame qu'a vécu Mélina Cordélia.

— Promis, Oncle Grand-Père ?

— C'est promis. Bonne nuit, NefèrPtah. Que Déesse Nut te couvre de tout son amour.

— Bonne nuit, Oncle Grand-Père. Qu'ImènRá veille sur toi, comme toujours.

— Il le fera. C'est écrit dans *Le Livre du Ciel !*

CHAPITRE II

Le pic-bois au bec d'ivoire

Debout à côté du sergent Isobal Rodriguez déjà installé derrière son volant, Riego Candela scrutait sa montre pour la deuxième fois en moins de dix secondes lorsque, surgi de nulle part, Ruiz se pointa d'un pas alerte. Il monta aussitôt à l'arrière de la Jeep de commandement et demanda d'une voix sèche et faussement détachée :

— Quelle heure est-il, capitaine ?

— Il est exactement 5 h et 04 broutilles à ma montre, mon colonel ! tonna Riego en se mettant promptement au garde-à-vous !

— Monsieur, il est exactement 5 h et 05 grosses barres d'action ! Transmettez !

Meilleurs amis dans le privé, les deux hommes s'imposaient un vouvoiement strict une fois qu'ils avaient endossé l'uniforme !

— À vos ordres, mon colonel ! réagit Riego avant d'effectuer un brusque quart de tour sur lui-même et ajouta instantanément : Messieurs ! il est exactement 5 h et 05 grosses barres d'action ! Que chacun règle sa montre à cette heure officielle. Notre mission vient officiellement de commencer !

Un vibrant « À vos ordres, capitaine ! » retentit, venant des hommes disposés en trois carrés parfaits de six individus de côté et debout devant une demi-douzaine de véhicules tout-

terrain alignés à l'entrée d'un énorme hangar en tôle ondulée.

En un battement de cils, tous investirent les voitures dans un silence parfait, alors que Riego prenait son poste à l'avant de la Jeep de commandement.

Le convoi s'ébranla.

En raison de l'obsession sécuritaire qui allégeait la présence permanente des satellites américains sur le ciel cubain et plus principalement dans cette zone proche de la baie de Guantanamo, la colonne roula à vive allure, tous feux éteints, jusqu'à un petit aérodrome dissimulé par les hautes terres dont la Sierra Maestra et le Pic de Turquino, leur point culminant.

Ruiz sauta de la Jeep le premier, aussitôt suivi par Riego.

Les deux hommes marchèrent en silence, et à grands pas, jusqu'à un monticule qui dissimulait un mur de granit, en réalité une porte dérobée que l'officier supérieur ouvrit en pianotant sur un dispositif digital discret.

Un petit grincement se fit entendre, suivi d'une série de bips discontinus qui ne prirent fin qu'avec l'ouverture lente du battant donnant sur un couloir très faiblement éclairé.

Sans se retourner, les deux officiers des FAAR¹ le longèrent pendant à peu près une quinzaine de minutes avant d'atteindre une intersection de sept corridors qui laissa, sur leur gauche, apparaître derrière une baie vitrée, une immense salle de commandement aux murs tapissés d'écrans de toutes sortes.

Ruiz avança vers la baie vitrée et s'immobilisa. Derrière lui, Riego fit de même.

1. Les Forces Aériennes et Anti-aériennes Révolutionnaires, un corps des Forces Armées Révolutionnaires (cubaines), les FAR.

Un réglet métallique, fixé à une sorte de portillon mobile pourvu de petites lumières bleues, descendit des hauteurs de la baie vitrée pour balayer de toute leur stature les deux arrivants. Une fois les petites lumières passées au jaune, la baie vitrée coulissa entièrement sur sa gauche.

— Visiblement, nous pouvons entrer, indiqua Ruiz.

— Sans autre forme de procès ? demanda Riego, juste pour la forme.

— Sans autre forme de procès, en effet, confirma-t-il le regard fixe et froid.

Debout devant les deux arrivants se tenaient cinq hommes dont, au milieu d'eux, et identifiable entre mille, le Commandant Suprême des armées en personne !

Si l'instant n'avait pas été préparé de longue date et le but de sa présence d'une portée hautement stratégique, et à cet effet tenu au secret, Ruiz aurait pu songer aux sosies que le système de sécurité de l'État utilisait souvent pour sauver les apparences, sans enlever à l'événement, objet de tant de précautions, son caractère solennel.

Mais là, il en avait la totale certitude, c'était bien le président de la République et commandant suprême des FAR qu'il avait sous les yeux.

L'homme de l'Histoire, le maître de la géopolitique des Caraïbes, était vêtu de son emblématique *chemise vert olive de mille batailles*. Sa partie inférieure, posée au-dessus d'un pantalon de toile typique de l'armée de terre, mettait en relief l'un de ses pistolets favoris, un Colt modèle 1911 doré, accroché à un large ceinturon. La crosse de l'arme, extrêmement stylisée, renforçait la conviction de Ruiz sur l'identité de son propriétaire. Elle était, en effet, ornée d'un écriteau portant une date symbolique de l'histoire récente du pays : le « 26

Juillet ».

Cette référence au Mouvement du 26 juillet (M-26-7) dont l'une des deux branches avait pris d'assaut la caserne de la Moncada à Santiago de Cuba le 26 juillet 1953 pour tenter d'ébranler quelques piliers sécuritaires de la dictature de Fulgencio Batista, suffit à convaincre Ruiz qu'il s'agissait bien de l'homme à l'initiative de cette insurrection, en l'occurrence, Fidel Alejandro Castro.

Personne d'autre ne pouvait porter à sa hanche l'emblème sacré du début de la libération du pays si ce n'était celui-là même par qui ladite libération avait eu lieu, après lui avoir sacrifié sa jeunesse – il n'était âgé que de 26 ans lorsqu'il s'insurgea. Cet homme avait vu mourir des dizaines de ses jeunes camarades et d'autres hommes plus âgés qu'il avait levés contre la dictature de Batista.

Ruiz ne pouvait se l'expliquer clairement, mais même ses brodequins de combat, qui n'avaient en réalité rien de spécifique, et que le grand homme portait de manière tout à fait ordinaire, comme tout homme sous uniforme, c'est-à-dire reluisants avec des lacets rigoureusement noués, indiquaient pourtant que c'était indubitablement lui.

En revanche, les quatre hommes qui l'entouraient lui étaient totalement inconnus. Qui pouvaient-ils bien être ?

Dans leur dos, et sur un large écran, Ruiz pouvait voir avec une netteté déconcertante les images des manœuvres de sécurisation du site dont il avait laissé les consignes à l'adjoint de Riego, le très impétueux lieutenant Francisco Ekumti Yèsè.

— Colonel Caïmanera ! héla le père de la Révolution, alors qu'il avançait d'un pas, sa main droite incitant Ruiz à approcher davantage.

— À vos ordres, *Señor Presidente* ! répondit ce dernier en

se mettant immédiatement au garde-à-vous, aussitôt imité par Riego, tenu trois pas derrière lui.

— Comment allez-vous depuis notre dernière entrevue ? demanda le Commandant suprême.

— Je suis prêt et extrêmement motivé à honorer la nation, mon commandant !

— Ce changement du lieu de rendez-vous et surtout d'horaire n'a pas trop bouleversé votre organisation ?¹

— Non, *Comandante*. Absolument pas. Si vous avez annulé les premières dispositions en me convoquant ici, cela devient un ordre indiscutable, *Señor Presidente* !

— Cela aurait pu être un piège.

— En effet, *Comandante*. Mais le canal utilisé pour me transmettre l'information est l'un des plus sûrs de la Sécurité d'État. Il ne peut y avoir d'interférence ennemie. Nous sommes peu à y avoir accès et à savoir le décoder.

— Très bien ! Le capitaine Candela, me suis-je laissé dire, jouit de toute votre confiance, c'est bien cela ?

— Oui, *Señor Presidente* !

— Vous ne l'auriez pas proposé au tableau d'avancement si ce n'était pas le cas !

— En effet, *Señor Presidente* ! C'est un homme de conviction et d'abnégation qui se tient à mes côtés pour répondre à l'appel du devoir national.

— Repos donc !

Ruiz et Riego s'exécutèrent spontanément en croisant leurs bras dans le dos, les jambes légèrement écartées.

Les quatre hommes du Président se redépoyèrent un peu

1. Voir *Le Pharaon Inattendu*, Vol.2, p.307 pour les détails de ce qui avait été prévu.

plus en retrait, comme s'ils avaient été préparés à ne rien entendre des échanges qui allaient avoir lieu.

— Personne ne peut nous priver du droit de rêver qu'il soit encore possible que notre espèce survive aux épreuves difficiles qui nous attendent dans un avenir très proche, déclara Fidel Castro, tout en esquissant quelques pas en direction d'une porte disposée sur le flanc droit de la salle.

— En effet, acquiesça Ruiz qui reconnut là l'une des phrases que son distingué interlocuteur aimait prononcer pendant des moments de galvanisation de ses hommes, notamment ses hommes de confiance.

Il lui emboîta le pas, sans Riego demeuré en retrait. Lui aussi savait que des échanges de ce genre se déroulaient habituellement sans témoin, même s'il ne doutait pas que tout ce qui se dira pourrait être écouté par des oreilles assermentées au sein de la haute sécurité de l'État.

— L'Afrique est notre chance d'y arriver, poursuivait le président Castro tout en poussant devant lui la porte qui donnait sur un salon très sommairement décoré. Venez, et asseyez-vous, dit-il à l'adresse de Ruiz.

Celui-ci s'exécuta et tous deux s'assirent face à face dans deux fauteuils blancs identiques, revêtus de lin.

— Au-delà des multiples écoles idéologiques qui nous façonnent tous, le devoir moral que nous, Cubains, avons envers nos peuples peut s'apparenter à un messianisme, continuait le Maître de Cuba libre. Mais, si c'est ainsi que notre mission de sauvegarde des équilibres humains est perçu par certains, alors assumons-la avec enthousiasme. L'Occident, qui a transformé la face du monde avec une extrême brutalité au cours des six derniers siècles, a permis à nos ancêtres pirates, flibustiers, négociateurs d'esclaves,

agriculteurs et autres, de se retrouver ici ; et nous à leur suite. La différence entre eux et nous, c'est que nous avons la possibilité de juger leur histoire et de nous juger nous-mêmes quant à notre volonté de réparer, ou tout au moins de repenser notre rapport aux autres peuples de la terre. Nous, les descendants de négriers, et héritiers des politiques d'une cruauté extrême envers l'espèce humaine, ne devons pas oublier ce dont l'être humain est capable, une fois que ses instincts prédateurs sont excités. C'est ce que continue d'entretenir le système capitaliste. Il excite les instincts primaires des hommes, poussant l'humanité vers sa bestialité la plus sombre. Le capitalisme, c'est le Mal. Il n'y a pas de système plus cruel et immoral que celui-là, quel que soit ce que ses adeptes peuvent lui trouver comme justification, le capitalisme c'est le Mal absolu.

— Oui, *Señor Presidente*.

— Chaque fois que vous vous retrouvez devant un Africain, y compris un afro-descendant, à l'instar de ceux que nous comptons parmi nos compatriotes, rappelez-vous que vous et moi leur devons l'essentiel. Jusqu'à notre confort et notre existence à l'Histoire. L'Africain est le miroir dans lequel chaque Européen et chaque descendant d'Européen doivent évaluer l'essence de leur humanité et leur capacité à demeurer des êtres humains.

— J'en suis pleinement conscient *Señor Presidente*.

— Votre commandant en second est bien un afro-descendant, n'est-ce pas ?

— Il l'est, *Señor Presidente*. Il a récemment lié sa généalogie à celle des BóMbongó, un peuple de la côte ouest-africaine de sang égypto-nubien et qui manifeste la survivance de ses racines de la plus noble des manières.

— Ce peuple n'est-il pas lié au pays aujourd'hui appelé le Cameroun ?

— Il l'est, *Señor Presidente*. Mais comment le savez-vous ?

— Je sais l'essentiel de ce qui concerne les peuples résistants, colonel. C'est le pays de Rudolf Duala Manga Bell et de Ruben Um Nyobè.

— En effet, *Señor Presidente*. Permettez-moi de dire que vos rapports avec le Congo et tous les pays de la Ligne de Front qui combattent contre l'Apartheid sont reconnus par tous comme essentiels dans la lutte pour la libération totale du Tiers-monde.

— Ces deux hommes nous ont montré les chemins de la liberté et ont payé de leur vie cet engagement aux côtés de leur peuple pour la souveraineté de leurs terres.

— *Señor Presidente*, à qui faites-vous référence ?

— Je parle toujours de Rudolf Duala Manga Bell et de Ruben Um Nyobè.

— Mon épouse évoque inlassablement les actions de ces deux hommes. Ce sont ses héros.

— Elle fait bien de vous en parler et de les considérer comme des héros. Elle les mentionne également au cours de ses conférences en zones rurales.

— Vous le saviez ?

— J'ai accès à toutes les informations utiles, colonel. J'ai encore en mémoire les détails de vos propres déconvenues survenues après la naissance de Kuando, ou devrais-je dire NefërPtah ?

— Ah ! s'émut Ruiz.

— Mais tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ?¹

— En effet, *Señor Presidente*. Et grâce à vous, j'ai été réintégré dans les FAR et avancé en grade. Votre décision s'est étendue sur l'avancement de Riego Candela.

— Oui, j'ai fait cela pour la même idée de justice qui inspira les pionniers de l'émancipation des peuples comme Duala Manga et Um Nyobè. Des patriotes attachants.

— Puisse leur âme inspirer les peuples en détresse.

— Au cours de la mission que la nation vous confie aujourd'hui, observez bien votre commandant en second ; analysez comment il va vivre toute cette aventure. Je suis certain qu'il se sentira habité par l'âme de chaque martyr tombé pour la liberté de l'Afrique. Soyez, comme lui, investi de la même force intérieure. Cette énergie subtile devra constituer votre fer de lance.

— Cela voudrait dire, *Señor Presidente*, que cet ordre-là n'a pas changé et que nous allons bien en Afrique ?

— Oui, Colonel Caïmanera. Vous repartez en Afrique avec vos hommes.²

— À vos ordres *Señor Presidente* ! C'est un honneur ! clama Ruiz en se remettant debout et au garde-à-vous.

— Reprenez place, colonel et détendez-vous. Avez-vous conservé l'enveloppe des instructions préalables ?

— Oui, *Señor Presidente* !

— Remettez-la-moi.

Ruiz s'exécuta, et remit au Président une enveloppe noire scellée qu'il gardait dans une poche intérieure de son treillis.

1. Voir *Le Pharaon Inattendu, Vol.2. Le Livre du Milieu et de l'Enfant*, chap.4 et suivants de la Première partie.

2. Voir *Le Pharaon Inattendu, Vol.2. Op cit*, p.129

Le Président la prit, la plia en deux et l'enfonça dans une poche extérieure de sa « traditionnelle » *chemise vert olive de mille batailles*.

Il dit ensuite :

— Nous devons continuer à aider, à réparer. Nous devons continuer à essayer d'atténuer les ravages que le système capitaliste et ses armées causent sur le continent africain. Non seulement pour réduire leur influence sur cette partie du monde, mais aussi pour aider les Africains engagés dans la lutte à reprendre le contrôle de leurs richesses. Et qui dit contrôle des richesses, dit reprise en main de leur destin, de leur souveraineté. Nous n'allons donc pas en Afrique engranger de l'or ou du pétrole. Nous y allons pour aider au triomphe d'une certaine idée du Bien. Ne l'oubliez jamais, notre socialisme à nous est un humanisme. Il se ligue contre l'exploitation de l'homme par l'homme quelle qu'en soit la forme. Notre socialisme est viscéralement anti-esclavagiste. Il repose sur la dignité humaine. Il lutte pour la préserver. Il est donc conçu pour répondre à chaque cri de détresse émis par notre semblable, notre frère, partout dans le monde. Tous les hommes étant nos frères, notre vision de la liberté et de la dignité est universelle.

— Je suis un humaniste, *Señor Presidente* ! Je partage chacun de vos mots.

— Je le sais. C'est pour cette raison que je vous parle sans témoin. Je n'ai même pas requis la présence de vos supérieurs au sein de l'État-major des armées. C'est dire si cette mission est d'une extrême confiance. C'est à moi, et à moi seul, que vous devrez rendre compte. De combien d'hommes disposez-vous ?

— 110 hommes, *Señor Presidente* !

— Cette mission ne demande pas autant d'effectifs. Ce n'est pas une invasion, voyons !

— Je vous écoute attentivement, *Señor Presidente* ! Quelles sont vos instructions ?

— Vous faites bien partie des Forces Spéciales des Armées, n'est-ce pas ?

— En effet, *Señor Presidente* ! Y compris 43 de mes hommes. Les autres sont des troupes d'élite des *forces spéciales* du ministère de l'Intérieur. Ils peuvent être très utiles en situation d'infiltration. Ce sont également des spécialistes de nouvelles technologies.

— Vous vous reposerez sur les premiers pour la réussite de cette mission extrêmement sensible. Les autres seront mis à la disposition de Luanda pour une deuxième mission qui consistera à renforcer les effectifs datant de l'Opération *Carlota*.¹ Le front Sud-Est a besoin de leur expertise. Nous devons à tout prix maintenir nos effectifs à 60 000 hommes et gagner la bataille de Cuito Cuanavale.

— Nous y avons déjà plus de 1000 hommes de troupes d'élite, et spécialistes des armes de pointe, *Comandante*.

— Nous les monterons à plus de 1500, pour atteindre un total de plus de 65 000 hommes ! Connaissez-vous les termes exacts de votre mission, colonel ?

— Je ne puis les connaître que si vous m'en donnez les détails, *Comandante*.

1. Opération Carlota, (inspirée du nom de la captive d'origine Yorùbá (décédée en 1884) qui s'insurgea et libéra nombre de ses congénères à Cuba en 1843), est le nom donné par Castro au déploiement massif en hommes et en logistique en Angola de 1975 à 1976 pour venir en aide au gouvernement progressiste du MPLA.

— Très bien. Je vais vous les donner. Mais avez-vous discuté de la logistique supplétive avec mon chef d'État-major particulier ?

— Oui, *Comandante*. Nous sommes convenus du type d'hélicoptère de combat, de moyenne envergure, que nous pourrions embarquer dans l'avion. J'ai avec moi des ingénieurs militaires capables de le rendre opérationnel à tout moment. Mon commandant en second prendra les commandes du vaisseau lead quand l'heure sera venue.

— Vous aurez deux appareils. Un Bristol *Britannia* et un Antonov-24B pour cette opération. Tous deux ont subi quelques modifications substantielles afin d'effectuer ce trajet avec ou sans escale.

— Bien reçu, *Señor Presidente* !

— Compte tenu de la nature de sa mission, le commandant du Bristol *Britannia* pourra rendre compte à la hiérarchie locale si celle-ci le souhaite. Elle...

— « Elle » ?

— Oui. Elle est entre autres une polytechnicienne très qualifiée. Vous le verrez. Même si elle devra obéir à sa hiérarchie angolaise, c'est néanmoins à sa hiérarchie d'ici qu'elle transmettra ses rapports en priorité.

— Elle a donc une mission totalement à part ?

— Exact. Mais vous demeurez son chef hiérarchique pendant tout le temps du trajet, jusqu'au déclenchement des deux opérations sur le sol africain.

— Entendu, *Comandante*.

— Si vous rencontrez la moindre difficulté en chemin, ne vous inquiétez pas, faites preuve d'intelligence et vous recevrez de l'aide, y compris sous forme d'appui aérien. D'ailleurs, le porte-avions russe Kuznetsov croise en ce mo-

ment au large des côtes angolaises et il a suffisamment de chasseurs de type MIG 23 à bord pour vous protéger contre une éventuelle attaque des Forces aériennes sud-africaines. D'autres détails de très grande importance sont contenus dans cette enveloppe, dont les fréquences que vous utiliserez pour communiquer avec chacun des interlocuteurs dédiés, et ce, en toute sécurité. Tenez ! et ne l'ouvrez que deux heures après votre décollage.

Fidel Castro venait de lui tendre un pli scellé que Ruiz enfouit dans une poche intérieure de son treillis.

— Qu'en est-il du plan de vol, *Señor Presidente* ? demanda-t-il.

— Il vous sera remis au pied de l'avion, dans l'heure, parmi d'autres détails sensibles.

— À vos ordres, *Señor Presidente* !

— Une dernière chose. Et c'est très important, insista le Président en se dirigeant vers une armoire en teck dont la devanture était entièrement recouverte d'un grillage à mailles fines de couleur verte.

Il revint porteur d'un objet conique enfoui sous un drap blanc.

— Voilà ! N'oubliez pas de lui remettre ceci, si vous réussissez à le voir, dit-il en tendant l'objet à Ruiz.

Sans laisser le temps à son interlocuteur de savoir de qui il parlait, le président Castro découvrit d'un geste brusque et théâtral, tel un prestidigitateur, le mystérieux objet. Ruiz put alors distinguer une belle cage à oiseaux verte, à l'intérieur de laquelle gisait un pic-bois au plumage noir et blanc et au bec d'ivoire !

— *Señor Presidente* ! s'exclama-t-il, stupéfait.

— N'ayez crainte, colonel, rassura immédiatement le

Président. Ce bel oiseau n'est qu'endormi.

— Endormi... bégaya Ruiz, pris au dépourvu.

— Je ne vais quand même pas vous encombrer avec un oiseau bruyant au cours d'une mission requérant la plus grande discrétion ! dit-il sur un ton ironique.

— En effet... Ce serait bien plus qu'embarrassant, *mi Comandante en jefe*,¹ marmonna Ruiz embarrassé.

— L'ornithologue qui l'a apprêté pour ce long voyage m'a assuré que son sommeil durera le temps de votre entrée en zone des opérations. Aucune de ses fonctions vitales ne sera endommagée. Ensuite, il suffira de le nourrir avec ce que mangent habituellement les oiseaux. Il ne vous causera pas d'ennuis particuliers. Je ne doute d'ailleurs pas que vous savez pleinement gérer des situations complexes. Je me trompe ?

— Aucunement, *Señor Presidente* !

— Très bien. La personne à laquelle je destine ce symbole fort comprendra toute la détermination qu'il y a derrière la présence de notre pays auprès des peuples désespérés, dont le sien. Cette très haute personnalité se sentira moins isolée là où elle se trouve actuellement emprisonnée. Accomplissez juste votre devoir et tout ira bien. Tout est précisé dans l'enveloppe. Document que vous...

— Document que je détruirai immédiatement après en avoir pris connaissance, compléta Ruiz.

— Ce monde a besoin d'un peu d'espoir. Espérons ! Notre entretien est terminé, colonel.

— À vos ordres, *Señor Presidente* !

1. Mon Commandant en chef. Commandant en chef étant le rang de Fidel Castro au sein des FAR.

Le Président se leva prestement. Ruiz l'imita. Tous deux se dirigeaient vers la porte qu'ils avaient empruntée en venant quand, soudain, le Président se ravisa.

— Lorsqu'on est qui je suis, il faut éviter de se baigner deux fois dans le même fleuve, dit-il d'un ton monocorde. Vous connaissez le chemin. Les codes de sortie sont à l'inverse de ceux d'entrée. Tous se désactiveront dès que vous serez hors de ces lieux. Bonne mission, colonel ! et surtout revenez-nous !

Il attendit que le colonel Caïmanera se raidît dans son salut, puis le Président fit basculer la grande armoire en teck en la poussant légèrement sur sa gauche. Il s'engloutit dans le corridor qui se présenta et y disparut.

Ruiz reprit le chemin de sortie et croisa Riego qui attendait devant les écrans, dans la grande salle.

— Nous n'avons plus rien à faire ici. Tout est...

— C'est bien un oiseau mort que vous tenez là, mon colonel ? l'interrompit ce dernier.

— C'est un oiseau bien vivant, capitaine. S'il venait à mourir avant le but de notre mission, quelqu'un devra en répondre devant le Commandant en chef, lui-même !

— Cet oiseau est désormais sous ma responsabilité, colonel !

— Et c'est un ordre, capitaine ! tint à préciser Ruiz.

— Oui mon colonel, acquiesça Riego en récupérant prestement la cage.

— Envoyez le message aux hommes de se redéployer au plus près des véhicules. Nous avons nos ordres. Ils sont clairs et précis. Nous décollerons d'ici même !

Riego pressa trois fois sa montre de commandement. Un long bip retentit alors que tous deux ressortaient de la salle de

commandement et reprenaient le corridor qui les avait menés là une demi-heure plus tôt.



Quelques courts instants après, devant leurs hommes rangés près des véhicules tout-terrain, Riego interpellait l'un des officiers en qui il avait une totale confiance :

— Lieutenant Ekumti Yèsè !

— Oui, mon capitaine !

— Vous connaissez-vous en oiseaux ?

— À part les dindes, les poulets et les canards ?

— Surtout à part ceux-là !

— À vrai dire, dans le code militaire...

— Si l'histoire des grandes offensives a pu démontrer la puissance stratégique des entités volantes telles que les pigeons voyageurs, il est fort à parier que les pics-bois ont été les grands oubliés de la glorieuse Histoire. Vous allez nous réparer cette injustice, lieutenant !

— Réparer l'injustice faite aux pics-bois...

— C'est exactement de cela qu'il est ici question, Monsieur. Le bien-être du contenu ailé de cette cage est désormais de votre unique responsabilité !

Il tendit aussitôt la cage au lieutenant, totalement perdu.

— Ma mission... bégayait-il. Ma mission...

— Si vous trouvez que c'est très peu pour votre haut statut d'officier, il est encore temps de me remettre votre démission, avant que je ne vous démissionne moi-même !

— Être un pionnier dans la révolution des stratégies militaires est un honneur, mon capitaine !

— Bien ! très bien !

— L'histoire retiendra assurément mon nom. Y a-t-il d'autres instructions, encore plus précises ?

— Négatif ! Y a-t-il d'autres questions ?

— Négatif ! mon capitaine !

— Dès que ce volatile se réveille, vous venez m'en rendre compte immédiatement ! Lieutenant Iboŋ Sónja !

— Oui, mon capitaine !

— Votre mission a changé ! Vous remplacez le lieutenant Ekumti Yèsè à la tête du peloton Bêta.

— Aéronef Bêta ?

— Aéronef Bêta ! confirma Riego, avant d'ajouter : Vous ! Lieutenant Ekumti Yèsè, vous montez avec moi, aéronef Alpha !

— À vos ordres, mon capitaine ! répondit ce dernier, tout heureux de rejoindre l'aéronef leader de la mission, sa cage verte bien serrée dans ses bras !

— Lieutenant Hugo Veracruz !

— Mon capitaine !

— Vous êtes mon interlocuteur opérationnel pour les équipes Alpha ! Les dispositifs médicaux demeurent totalement inchangés pour les deux aéronefs !

— À vos ordres, mon capitaine !

Riego marqua un bref moment de silence avant de dire d'une voix suffisamment forte pour être entendu de tous :

— Nous devons rester concentrés sur la haute tâche qui nous attend, dès cet instant... *ngɔbi* !

Il y eut aussitôt un léger remous parmi les soldats, qu'il scrutait avec la plus grande attention, essayant de déceler le moindre signe que ces derniers enverraient. Lui seul savait pourquoi il venait de glisser l'énigmatique mot *ngɔbi* dans une phrase somme toute banale, et en quoi il lui importait de

l'exprimer à ce moment précis, comme la suite de la mission le démontrera.

Chose étrange, Ruiz ne lui demanda pas ce que cela signifiait. Il avait une totale confiance en lui.

Quelques instants après, à l'issue des dernières vérifications liées au nombre et à la qualité des soldats à bord, la double unité de l'Antonov-24B et du Bristol *Britannia* décollait pour une destination encore tenue secrète. Seuls Ruiz, Riego et le commandant Shakheto Kandaka, la cheffe d'équipe de l'aéronef Bêta, le Bristol *Britannia*, avaient eu accès au plan de vol provisoire.

Les autres attendront que Ruiz prenne connaissance du contenu du pli scellé. Et là encore, il est fort à parier qu'il n'en réserve les détails qu'aux seules *forces spéciales* montées avec lui dans l'aéronef Alpha, leur mission étant classée « Top Secret ».

CHAPITRE III

Le Lâb et la porte du rosaire

Au petit matin, alors que le soleil sortait à peine de sa couche, Père et son neveu se remirent à la méditation. Ils rendirent grâce à ImènRá, roi des Dieux, pour son rôle de garant de la renaissance quotidienne de l'univers, lui qui, une fois encore, était revenu triomphant de la Dwât où, grâce à Dieu Sutekh (Seth), Déesse Aset (Isis), et Déesse Bastet, il aura anéanti Aâpéf (Apophis), le grand serpent maléfique qui cherchait à le maintenir dans l'obscurité et le chaos, ce qui par le même biais aurait détruit l'ensemble de la Création.

— « *Âme du monde et de toutes les forces du bien, énergie sortie du Noun qui te reprend au soir et te rend au monde le matin, guide nos pas en cette journée et les autres à venir* », avait clamé Kuando.

— « *Que l'humain en nous taise ses envies et que seule ta Volonté prévale !* », compléta Père en se levant, pour mettre fin au rite du matin.

Kuando le suivit du regard alors que le ritualiste se lavait les mains dans un récipient en grès consacré à cet effet.

— Suis-moi dans le sanctuaire, Oncle Grand-Père, proposa-t-il. La lecture attend.

— Comme il te plaira, NefèrPtah. Mais, ne désirais-tu pas connaître l'histoire de vie de Mélina Cordélia ?

— Ah, c'est vrai. J'allais l'oublier, regretta Kuando.

— La lecture attendra donc encore un moment, décida Père. D'ailleurs, la littérature est au cœur de cette histoire. Quoique Mélina eût pendant très longtemps limité ses connaissances littéraires aux seuls ouvrages péniblement achevés pendant son cursus scolaire et académique, ajoutés à cela quelques poèmes d'adolescence qu'écrivait son amie, ta mère.

Père se leva et marcha vers le living. Il s'installa dans son énigmatique fauteuil aux mille histoires, hérité de Ernest Hemingway.¹ Kuando le rejoignit.

— Tu parles des fameux poèmes d'amphithéâtre ? s'enquit ce dernier en s'asseyant, lui aussi.

— Oui, des diatribes versifiées, confirma Père. Elles étaient censées émouvoir ses camarades. Le monde littéraire de Mélina n'allait pas plus loin. Jusqu'à ce qu'un jour, entraînée par Shona dans une manifestation d'intellectuels dissidents de l'intérieur et qui aspiraient à laisser entendre un autre son de cloche à Cuba, son chemin croise celui de Pedro. Un artiste comme on n'en voyait plus que rarement dans un pays d'une incomparable ingéniosité artistique mais qui vivait dans l'anxiété et l'autocensure. Il avait vingt-trois ans, Mélina dix-neuf. Il achevait de brillantes études en sciences politiques – « pour se garantir un métier quand l'inspiration aura foutu le camp » disait-il –, mais jurait ne vivre mieux qu'avec la transposition du vécu sous les différentes formes qu'offre l'expression artistique. Il se voulait spécialiste du karma profond dérivant des pulpes aux orifices rosâtres. Je n'ai jamais compris à quoi renvoyait cette métaphore.

— Peut-être parlait-il de la beauté du sexe féminin ?

1. Voir *Le Pharaon Inattendu*, Vol.2 op.cit. chap.1.

proposa Kuando, au grand étonnement de Père.

— Je ne me suis jamais posé la question, s’empressa de préciser ce dernier. De taille moyenne et boitillant légèrement de la jambe droite, Pedro portait de longues nattes sur sa tête rousse et se traînait partout dans un jeans délavé qui semblait être spécialement sorti d’un musée de haillons pour lui, tout comme ses chaussures de sport. D’une intelligence multiforme, chacune de ses réalisations était attendue et applaudie fiévreusement dans le campus de l’Université de la Havane.

En effet, dramaturge, peintre, poète, critique d’art et, de temps en temps philosophe existentialiste, Pedro était surtout un cœur tendre avec lequel Mélina partagera dix ans de vie commune.

Vivant au quotidien avec ce genre de personnage, Mélina avait fini par se constituer un outillage intellectuel pertinent qui lui permettait de juger de la qualité d’une bonne œuvre ou ce qu’on pouvait nommer sans détour, une mauvaise. C’était désormais elle qui critiquait sous couche les prémices de son conjoint, et devint très vite l’unique spécialiste du contexte d’écriture de tous les textes de ce dernier. Ce n’était pas bien difficile. Il les écrivait généralement après lui avoir fait l’amour.

Mélina n’avait pas insisté longtemps sur la valeur sémantique des tableaux de son homme. Ils étaient trop abstraits et le message trop aérien. Elle appréciait pourtant leurs couleurs, même si elle se cantonnait à leur seule expressivité car le sens des lignes lui échappait toujours. Chaque fois qu’elle semblait percevoir une forme de naturalisme, un pastiche du baroque ou du cubisme, Pedro la recadrait rapidement, poliment. Il s’agissait bien du *Lâb*, une

approche de sa création, inspirée des arts Sérère et Dogon et qui signifiait « le mors ».

Bien qu'on y admirât les mêmes fondamentaux du cubisme reposant sur la géométrie fragmentée d'un même sujet peint dans un espace unique, bien que Mélina y décelât très souvent des corps sphériques, cylindriques, coniques, Pedro persistait : « *Il s'agit du Lâb, mon Cœur, du Lâb, et pas d'autre chose* ». Valider cet « *autre chose* » reviendrait à sacrifier sa libre prise de distance d'avec le cubisme très chèrement rémunéré sur les marchés de l'art.

Le *Lâb*, lui, répondait à l'exigence d'une vérité profonde des arts prétendument primitifs et dont des copistes de renom tels que Picasso, Juan Gris ou même Braque, tiraient leur immense fortune.

« En tant que mors du sens, le Lâb tient en laisse le cubisme et toutes les formes artistiques extirpées des civilisations passées sous la lame dépréciatrice du conquistador et du colon européen. Il prend à rebrousse-poil l'obscurité jetée dans les sources lumineuses de la vérité essentielle de l'Homme », exposait-il.

C'était fabuleux. Et Mélina aimait. Elle adorait. Elle pouvait écouter Pedro pendant des heures sans cligner de l'œil. Souvent, ses lèvres humides d'amour interrompaient cette verve ensorcelante pour se donner à l'haleine chaude et virile de l'artiste. Son corps, tout entier tendu, offert, s'agrafait alors à l'hypnose langoureuse des caresses du poète, dans le fiévreux espoir d'écourter la douce torture de ses chairs attendant d'être délivrées de l'emprise de tant d'excitation.

À chaque envolée de Pedro, succédait la féminine exigence du partage de toutes ces connaissances au moyen de l'initiative par laquelle la vie prend source : l'étreinte

amoureuse.

Pour orner bellement leurs respirations post-coïtales, quoi de plus beau que quelques fragments lyriques de Miguel de Unamuno, des vers de Pablo Neruda, de Léon Gontran Damas, d'Oscar Wilde, de René Philombe ou de Paul Dakeyo élevant au ciel son *Chant d'accusation* ?

Pedro exposait les multiples refrains des chansons de l'âme où les poètes de divers horizons et d'une variété de cultures poursuivaient ensemble ou séparément la quête absolue de la liberté de l'être. Quoi de plus beau que de s'accrocher aux vers salivés et jaillissant vivement des *sublimes barbelés délassants et récréatifs du petit matin* !

Souvent aussi, lorsqu'il n'y avait aucune raison de croire au moindre bonheur sur terre, quand le mal de vivre ressortait de son antre, que les coups portés sur la peau traversaient la chair pour s'en prendre à l'âme, Pedro se laissait aller au chant de la mélancolie, de la douleur et de la tristesse. Mais ce n'était pas n'importe quelle tristesse. C'était la plus belle des tristesses qu'on n'aura jamais à croiser dans sa vie. La tristesse du sens. Celle accrochée aux parois de toutes les raisons qui vous interdisent de vous ouvrir les veines et d'en finir, avec le pieux sentiment du devoir accompli. C'était la tristesse du sens, oui. Existentielle. Méthodique. Poétique. Rythmée comme par les caisses d'un batteur de jazz ou la légèreté frissonnante d'un flûtiste enrôlant sa mélodie dans l'écho perché au sommet du plus grand précipice de l'imaginaire.

Le rythme s'envolait. Vif. Porté par la voix du large. Enrobé par la symphonie du temps rotatif. Circulaire. C'était la tristesse sublimée que Pedro laissait ressurgir de là où les dieux l'avaient enfouie, de longs millénaires plus tôt. Il

l'habillait de sa robe de noces avec les mots, la parait de ses plus fins bijoux verbaux, pour aimer fougueusement le corps offert et féconder pleinement son âme en peine.

À ses côtés, le temps reculait. Pas après pas vers un nouveau jour plus créatif, plus authentique. Et lorsque, par la douce magie de l'infini, les lueurs de l'aube se fondaient en celles du jour mourant, que les sphères des deux instants ne formaient plus qu'un corps sidéral, que le ciel s'en croisait les bras et que la terre clignait des yeux pour déshabiller l'étrange, le temps cessait de reculer. Il avait atteint son point de liquéfaction. Celui qui libère le poète prisonnier des âges anciens et qui laisse couler le chant.

Alors, la voix humide, le corps en transe, frissonnant, Pedro chantait. Aspiré et électrisé par l'immensité des steppes turques, enfoui dans des sables bleus hallucinants d'amour pur, de souffrance, de mort, à ces mille endroits singuliers où le cœur saignant, l'âme éteinte et le souffle refroidi n'arrivaient plus à replâtrer leurs parois affaissées par les épreuves de l'existence, il accourait porteur d'une volonté de vivre qui chasse tous les enfers. Pedro chantait Mehmed Süleyman Fuzuli, en turc, en arabe, et en farsi.

C'était beau. C'était apaisant. C'était divin.

Mais pourquoi, au lieu de se perdre dans un océan de vers, Pedro ne pouvait-il pas simplement, d'un seul jet de semence mâle, déposer en Méлина son pouvoir de dominer le monde des images ? Pour partager avec elle toutes les énergies qu'il savait, mieux que personne, charrier à contre-courant du fleuve de la vie ? La jeune femme aurait mieux compris en prenant ainsi le sens des choses à leur racine. Elle aurait bu à la source d'immanence des forces immatérielles qui éclairent les voies de l'existence. Pour ressentir chaque fibre de ses

chairs absorber et digérer les jets de l'âme rebelle de son homme.

Alors elle le lui suggérait, et Pedro, avenant, répondait avec frénésie à la sollicitation et diluait en elle son immense angoisse existentielle.

Heureuse, la voix râpeuse, Mélina roucoulait :

« *Dépose-toi tout au fond de moi, que meure le mal !* »

Croyant avoir amené à la vie un autre lui-même habité par un pouvoir démiurgique qui l'élèverait au-dessus des prisons de ce bas-monde cruel et froid, Pedro multipliait les créations et en partageait la profondeur.

Il clamait :

« *Tu es ma muse, ô femme ! Ma muse !*

Dis-moi le secret chemin de mon être

Que me revienne la belle fortune

De ces longs jours perdus à espérer

Le salut des âges atemporels dont toi seule

Portes le sublime rosaire d'éternité ! »

Lorsqu'il se sentait complètement vidé, ou « *Quand [son] âme en transe ravivait des langueurs essentielles* », Pedro passait le témoin à Mélina pour qu'elle trouve elle-même la clé des énigmes derrière ses œuvres. La jeune femme comprenait alors que le jeu n'aurait pas lieu sur le moment, que son homme se rechargeait, ou qu'il avait *le blues*, cette divine nausée commune à tous les artistes.

Quant aux pièces de théâtre que Mélina devait lire et critiquer, l'auteur avertissait d'emblée qu'elles alliaient la stylistique politique de Bertolt Brecht à l'unité de lieu de Pierre Corneille, tout en se voulant néo-modernes selon une logique inspirée d'Ionesco, le tout dans un contexte de métissage culturel afro-caribéen !

Souvent, il était question du théâtre englobant, là où en plus des comédiens, chaque spectateur était un acteur prévu. Cela étant, Mélina pouvait commencer le décodage scientifique.

C'était trop haut pour une étudiante en médecine.

Elle se contentait alors de saisir les mécanismes d'un beau poème, les subtilités d'un bon roman sous le prisme exclusif de *l'esthétique* littéraire réduite au son et à la forme des mots qui portent et transportent les images.

— Ce conte de fée dura dix ans, regretta Père.

— Il n'y a rien de plus instable et illusoire que le bonheur, maugréa Kuando, le regard grave.

— Un jour, tout s'arrêta tragiquement avec la mort de l'artiste. Tombé sous les balles de l'intolérance politique et de la mollesse sociale. Mélina faillit en perdre la raison. Mais elle se ressaisit avec l'aide des amis du poète disparu, celle de Shona et de Ruiz, l'aide du mort lui-même qui lui apparaissait souvent en songes lui demandant de ne pas le tuer une seconde fois en succombant à la dépression. Depuis, Mélina tenait le choc en s'abritant derrière leurs meilleurs moments censés effacer ceux pendant lesquels la police venait le chercher pour des interrogatoires à l'issue desquels l'artiste revenait boitillant plus que jamais de l'autre jambe valide, le corps couvert d'hématomes. Mélina prodiguait alors des onguents et des baisers sur ce coin du corps déchiré, caressait cette natte emmêlée, la démêlait, redressait le cou ou l'omoplate désarticulée et parlait d'un avenir où la lune et le soleil brilleraient ensemble, rien que pour eux.

— Mais au bout de cet avenir, il n'y eut qu'amertume, larmes et solitude, s'attrista Kuando.

— Oui, confirma Père. Pedro fut fusillé un matin de juin

1978. Son nom fut interdit de prononciation. Le capitaine qui ordonna la mise en joue dit simplement le « prétendu artiste » pour le distinguer des autres qui, semble-t-il, étaient des activistes politiques. Personne ne comprit pourquoi le capitaine fit cette distinction. Ce d'autant plus que deux jours auparavant, comme « *on ne tire pas sur l'artiste* », Pedro avait été *de facto* transformé en un homme politique. « *Instigateur des manœuvres de déstabilisation de l'État, en liaison avec des activistes et des terroristes basés en Floride* », comme la radio n'avait cessé de le claironner.

L'expression *prétendu artiste*, contre toute attente, réjouit totalement Mélina. Bien qu'affublé du qualificatif *prétendu*, aussi réducteur qu'il est fortement dégradant, le mot *artiste*, prononcé, vocalisé, représentait la victoire de l'esprit sur les basses contingences temporelles. Car, que signifiait Pedro Montoya, au fond ? Que représentait-il ? Sinon un homme dont l'esprit en quête d'équilibre se pourfendait entre l'Espagne, Cuba, l'Afrique, les affres de l'esclavage avec ses quatre cents millions de victimes et, en bout de chaîne, la Révolution castriste et son austérité. Un homme « *resté nègre par chance et par détermination, au-delà des viols* », comme il le clamait fièrement.

Mais l'artiste lui, hissé sur la crête du temps, entendait y répandre son souffle d'éternité. Même interdit de se mouvoir de son vivant, celui-ci rejaillira du double silence des mémoires et de la cruelle perfidie des époques pour se poser dans de nouveaux jardins intérieurs où sa graine de l'espoir s'épanouira au rythme de multiples tambours de patience. Et cela valait tous les sacrifices.

Depuis ce drame, Mélina attendait. Comme si elle avait une mission encore plus essentielle à accomplir.

— Est-ce cela que représente la pièce de théâtre dont ta mère vient d'achever l'écriture ? se demanda Père.

— Je pressens d'autres actions plus décisives encore, Oncle Grand-Père, dit Kuando en se tenant le menton.

— Toujours est-il qu'assise sur un capital artistique qui se vend bien à l'étranger et, avec le concours d'une organisation spécialisée dans les transactions d'œuvres d'art, Mélina multiplie secrètement des aides à la libre création, tout en exerçant officiellement son métier de médecin généraliste.

— Gandhi l'a dit : appeler les femmes le sexe faible est une diffamation, rappela Kuando d'une voix rude. Pedro peut être fier de tante Mélina. Il pourrait même dire de là où il est : « J'ai combattu pour le bon combat ; j'ai achevé ma course, que l'autre moitié de mon âme pérennise mon œuvre ». Merci Oncle Grand-Père, pour ce partage.

— Tu devais le savoir, NefërPtah. Maintenant, permets-moi d'écouter la suite de *Rebeldes ou Non au Jour des Rois*.



— Autre scène, toujours dans l'acte II, reprit Kuando d'une voix frémissant encore d'émoi, à la suite de ce qu'il venait d'entendre sur la vie de Mélina Cordélia. Les acteurs sont vêtus d'uniformes de marins : la marinière blanche rayée de bleu à l'horizontal, des bonnets blancs à houppes rouges et des pantalons blancs. Ils sont nu-pieds. Attablés à la terrasse d'une taverne, ils bavardent tout en sirotant du *Negrita Cubana*. Ils soutiennent que les *rebeldes* ont déjà rejoint l'ancre d'une bande de pirates libertaires et antiesclavagistes, du côté de l'île Sainte-Lucie. Des pirates libertaires et antiesclavagistes ? Très bizarre, doutent certains.

Quelqu'un parmi les attablés laisse entendre que les marins du *Scheveningen*, un navire marchand hollandais, auraient ramené des informations sur un galion croisé au large du Bassin de Guyane. Mais au lieu de *The Prince of Wales*, il se dénommait plutôt *The Princes of Africa*. Cela leur parut assez insolite qu'il y eût des princes en Afrique et des Africains assez lettrés pour l'écrire en anglais sur un bateau volé à Cuba. Ils ont cependant juré avoir vu une cohorte de *nègres* sur les balustrades, totalement libres de leurs mouvements.

— S'ils ont débaptisé le vaisseau britannique, le problème n'en devient que plus complexe, s'émut un marin à la moustache rousse.

— Combien de chances y a-t-il que des *nègres* lettrés aient pu exister à Cuba et qu'ils soient montés à bord de ce maudit bateau ? s'enquit un autre, aux allures de femme maniérée, adossé au mur du fond, et fumant une grosse pipe brune. Combien de chances, y aurait-il eu qu'ils eussent le temps de débaptiser ledit bateau alors qu'une battue marine était organisée à leur poursuite ?

— Sans vouloir tirer des conclusions hâtives, tout cela me paraît un peu chimérique, commenta un grand châtain.

— Pourtant, le navire croisé par les Hollandais semblait bien avoir mis le cap sud sud-est. Donc vers les côtes africaines, reparti la Moustache Rousse. Mais pourquoi un si long détour qui les obligerait à côtoyer le sud de la Jamaïque et Saint-Domingue ?

— Peut-être ont-ils de similaires projets de libération dans ces parages ? suggéra un gros manchot, d'un air inquiet.

— Parce qu'il est désormais certain que c'était bien le bateau britannique volé qui naviguait tranquillement vers l'Afrique ?

— Ces *nègres* ont voulu, dès le départ, éviter de passer par le sud des États-Unis, autrement dit : longer les côtes cubaines par le nord. C'était pourtant le chemin le plus court pour atteindre l'océan Atlantique et accoster plus rapidement sur les côtes gambiennes, ou plus bas dans le Golfe de Guinée. Là, ils se seraient plus rapidement fondus dans la nature, s'ils ne devaient retomber sur les Anglais ou les Français présents dans la zone. Mais, ils ont longé toutes les Petites Antilles, prenant le risque de croiser des patrouilles portugaises sur les côtes brésiliennes ! Je me demande pourquoi ? analysa un géant blond.

— Peut-être pour bénéficier du camouflage des archipels non répertoriés, en cas de prise en chasse ? réagit le Gros Manchot.

— Et ils auraient eu ces connaissances géographiques et stratégiques en travaillant nuit et jour dans les plantations ? Je suis sceptique. Je n'y crois pas une seule seconde, répliqua la Moustache Rousse.

— C'est votre droit de douter, mais certains d'entre eux, notamment ceux que nous désignons par « *nègres de maison* » se sont instruits à force d'écouter aux portes. Il s'agit de plusieurs siècles d'accumulation d'informations sensibles qu'ils ont pu transmettre de génération en génération. En les considérant comme de simples meubles, nous avons souvent parlé en leur présence sans aucune précaution. Partageant à bien haute voix des choses extrêmement importantes. Voilà le résultat. Et ce n'est visiblement qu'un début. Est-ce un hasard si toutes leurs révoltes réussies ont toujours été menées par les *nègres de maison* ? Ce sont de véritables vipères sournoises, observa un gradé la mine grave.

— Cela leur prendra néanmoins des mois avant d'aperce-

voir les côtes africaines, émit une voix indistincte.

— D'ici là, pourrait-on les arraisonner ? demanda Lechâtain.

— Je n'en ai aucune idée, sauf à compter sur quelques ouragans pour les perdre, répondit Legradé.

— Je pense néanmoins, répartit la Moustache Rousse, qu'ils seront bien contraints de se ravitailler en eau potable et en vivres frais. Ils vont donc accoster quelque part entre ici et leur destination finale. Cela les fragilisera.

— À moins qu'ils n'aient ravitaillé le navire avant de le voler ! nuança Legradé.

— N'allons pas surestimer leur intelligence, non plus ! protesta Lechâtain.

— Il y aurait des armes à bord, indiqua l'homme à la grosse pipe. Avant d'ajouter : Armes ou pas, leurs réserves de survie dont celles en eau ne peuvent tenir éternellement, avec un équipage soumis à un rude effort !

— Ils étaient mieux ici, trancha un nouveau qui se distinguait du reste par son pantalon de ville soutenu par des bretelles de couleur vive.

Il s'empressa d'ailleurs de demander si l'on avait vu des hommes de type européen sur le bateau.

— Il semble bien que oui, mais comment savoir ? Le jour déclinait, lui répondit celui qui rapportait les dires des marins hollandais. Ou peut-être que non. Vous savez, tous les *nègres* ne sont pas typiquement noirs. Il y a des *nègres* d'un noir-ciré comme une nuit d'encre, des *nègres* jaunes comme des bananes mûres et dont la *négrité* n'est précisée que par un nez irrémédiablement plat et des cheveux crépus et laineux. Souvent même, on en croise qui ont un nez long et droit comme vous et moi, mais alors qu'on allait s'y méprendre,

la texture de leurs cheveux vient les remettre à leur place. Le *Noir* est bien la seule race de toutes les couleurs.

— Il y a des *nègres marrons* aussi, ajouta le Gros Manchot.

— Rien à voir ! s'indigna Legradé. Il s'agit d'une race de rebelles. Grands comme nous, avec un nez presque européen. Ils tiennent leur *négrité* à eux de la couleur de leurs gros yeux très marrons. D'ailleurs, ils n'ont pu être rebelles que parce qu'ils affichent quelques-uns de nos traits ! Mais le bon Dieu a vite montré son infinie grandeur en tranchant net entre les hommes et les cynophiles. Seuls les singes, il faut le souligner, manifestent avec les *nègres* de telles caractéristiques d'unité dans la diversité.

— Comme le soir déclinait donc, relança un homme arborant une grande tunique bleue à boutons dorés, ces *nègres* pouvaient tout aussi être des *Blancs* que la pénombre enveloppait. Non ?

— Vous savez, cher Monsieur, même dans l'obscurité la plus dense, un *Blanc* reste blanc, répondit l'homme qui rapportait les dires des marins hollandais. C'est justement pour cela qu'il est *Blanc*, voyez-vous, pour marquer définitivement le contraste entre l'ombre et lui. Le mot « contraste » n'est pas de moi. Je me le suis laissé dire par le commandant en second du *Scheveningen*. Le contraste traduit une nette opposition entre deux choses dans leur rapport de brillance. Le *Noir* n'existe donc que pour la brillance exclusive du *Blanc*. C'est ainsi et pas autrement.

— Quel était votre rôle sur le *Scheveningen*, avez-vous dit ? s'enquit l'homme au pantalon de ville, entamant ainsi un long dialogue inquisitoire avec celui qui rapportait les dires des marins hollandais.

— Mais... je n'y tenais aucun rôle, moi ! Je ne connais même pas ce bateau ! se défendit ce dernier.

— Mais de quoi parlez-vous donc, à la fin ?

— Des marins de ce bateau, pas du bateau lui-même !

— Où les avez-vous rencontrés, ces marins ?

— Où croise-t-on des marins qui ne sont pas sur leur bateau ?

— À terre.

— Voilà, je les ai croisés à terre, Mōssieur ! râla l'infortuné.

— À terre, d'accord ; mais où exactement ?

— Au *Borgne éclairé*, une taverne de la côte ouest.

— Quand, était-ce, si je puis me permettre ?

— Je ne sais plus. Il y a peut-être deux semaines... ou une lune !

— Une lune, deux semaines, vous ne savez pas. Mais vous avez assez de mémoire pour citer avec précision les propos des individus que vous avez rencontrés à tout hasard dans une taverne !

— À tout hasard ? Non, ils sont venus tous les jours pendant un certain temps.

— Avec la même histoire du bateau *The Princes of Africa* ?

— Non. Ils racontaient aussi quelques mystères vécus au large du Cap de Bonne Espérance. Ce serait du côté de l'Afrique aussi.

— Ces marins ont-ils été formels sur le fait que l'équipage du navire *The Princes of Africa* était exclusivement composé de *nègres* ?

— Oui. Ils pouvaient le jurer sur la Sainte Vierge.

— Auront-ils juré sur la Vierge en question ?

— Ce n'était pas nécessaire. Ils n'en voyaient pas l'urgence, à ce qu'il m'a semblé.

— Toutes vos réponses sont-elles celles que les marins hollandais vous ont données à la même série d'interrogations ?

— C'est à peu près cela, monsieur. Mais moi, je ne les pressais pas. On avait tout le temps autour d'une bonne rasade ! Mais, c'est bien ce qu'ils m'ont dit quand j'ai posé à peu près les mêmes questions. Avec des mots bien moins instruits que les vôtres, monsieur.

— Ces marins hollandais sont-ils toujours sur l'île ?

— Ils ont appareillé pour Boston, dix jours avant mon arrivée ici.

— Et depuis quand êtes-vous là ?

— Trois jours, monsieur. Depuis trois jours.

— Dans quelle ville de l'ouest les avez-vous rencontrés ?

— Ce n'était pas véritablement une ville. Mais c'était du côté du Cap San Antonio.

— Ce sera tout monsieur, je vous remercie pour ces éclairages.

— Ah, mais de rien, Monsieur, c'est toujours un plaisir de causer aux enquêteurs des assurances ! C'est bien votre métier, non ?

Il n'y eut aucune réponse. L'homme aux bretelles de couleur vive avait pivoté et avançait à grand pas vers les tentures du côté droit de la scène.

Dans un autre coin, un homme pourfendait la thèse des Hollandais : les esclaves étaient réellement partis de Cuba, soit. Mais ils ne pourront jamais atteindre l'Afrique. Ce bateau, *The Princes of Africa*, est, rageait-il, une affabulation sortie de la très moussante imagination des marins. Une de plus.

— NefêrPtah ?

— Oui, Oncle Grand-Père.

— Que retiens-tu de tout cela ?

— La vérité est une amante capricieuse.

— C'est vrai.

— Seule l'histoire peut réviser les mensonges, s'il y a assez d'hommes honnêtes pour la restituer fidèlement.

— Cela aussi est vrai. Que donc devient Mélina ?

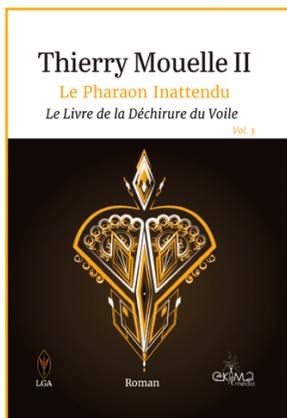
— J'allais y revenir. Non seulement pour dire ce qu'elle devenait mais aussi pour te livrer ce que son cœur couve, maintenant qu'elle s'est autorisée une profonde quête intérieure. Me permets-tu d'aller prendre un verre d'eau à la cuisine ?

— Vas-y, NefèrPtah. Mais reviens vite. J'ai hâte de connaître la suite.

— Je ne serai pas long, Oncle Grand-Père, dit le jeune homme en se levant. Je ne serai pas long.

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir ce présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site



Après les deux premiers volumes où les héros s'imprègnent totalement de leur mission, convoquent la conscience historique, les Dieux et les *Absents* pour comprendre les causes de la perte de leur monde, *Le Livre de la Déchirure du Voile*, troisième et dernier volet de la saga *Le Pharaon Inattendu*, monte à l'assaut des barrières érigées contre l'équilibre humain par l'esclavage, la colonisation et d'autres systèmes perfides et racialisés qui tiennent l'humanité en otage.

S'inspirant de la Révolution haïtienne de 1791-1804 qu'on voit à l'œuvre et qui sut allier les forces spirituelles africaines à une stratégie de guerre efficace pour vaincre les armées de Napoléon et ses successeurs, les héros savent désormais comment bâtir et sécuriser le bien-être des Hommes vivant sur les terres les plus riches du globe et qui croupissent néanmoins dans une misère effroyable.

L'irruption dans l'intrigue des figures emblématiques telles que Fidel Castro, Nelson Mandela, Chris Hanu, ou le général Manuel Lourenço opérant au cœur de la guerre civile angolaise, confère à cet ouvrage son poids de roman historique et de fresque littéraire de portée philosophique.

Mouelle II confirme bien qu'il est un auteur avant-gardiste dont les œuvres, indubitablement, traverseront le temps.



Thierry Mouelle II est un humaniste. Journaliste, ancien banquier et Directeur-conseil en management stratégique, il enseigne et dirige les travaux de recherches portant sur l'économie d'entreprise et les stratégies organisationnelles dans des universités et grandes écoles en France et dans plusieurs pays d'Afrique.



La Guerre des Anciens